





# LES DEUX LÉOPARDS



*JACQUES-PIERRE AMETTE*

# LES DEUX LÉOPARDS

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-106587-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les découvreurs de villes antiques n'ont pas mis au jour un passé, mais un abandon. Qui sait si ne reviendront pas soudain les empires et les anciens conflits? Sur ce marché vide, dans le crépuscule du temps, tout est offert.

Botho Strauss, *Fragments de l'indistinct*





*Pour Annick Chèdeville  
Thomas Meisl  
et Ange*



I

---

RETOUR



Je suis une vieille dame avec des habitudes.

Après avoir donné un pourboire et fermé la porte de la chambre 216, j'ai posé la valise à soufflet et mon sac de sport.

J'ai sorti les quatre cartes postales qui représentent *Les Quatre Saisons* de Poussin.

– Voici votre cognac, madame.

J'ai choisi l'hôtel des Deux Léopards parce qu'il est proche du château, le château de Guillaume le Conquérant. Je suis à l'ombre des remparts. Je les ai vus en ruine, affaissés, dévorés par des broussailles ou le phosphore des grands incendies.

Étés secrets d'après-guerre, hivers d'oiseaux morts, traces de neige sale, jours gris, quand le ciel, ici, se confond avec le brouillard.

– Merci, dis-je au garçon d'étage qui m'a apporté le cognac.

Nous sommes le 24 janvier. Je suis là pour cinq jours ; on inaugure mon exposition. L'enfant du pays revient. Vin d'honneur, mairie, vin d'honneur, musée des Beaux-Arts, vin d'honneur, réception.

Mes séries d'eaux-fortes, mes dessins au fusain, mes paysages, mes marines, mes natures mortes, mes abstractions sur les thèmes bibliques, mes immenses toiles abstraites en noir et blanc, goudron et neige, mes séries parallèles, mes petits formats avec si peu de couleurs, tout est là, dans les cinq grandes salles nues et éclairées sous un faux jour du musée Ancelle, tout cela est banal. Banal pour moi. Scènes de vie quotidienne, scènes urbaines, couples, femmes seules, passants, embouteillages, scènes de l'exode, scènes de Sodome et Gomorrhe, profils, mines de plomb, souvent ma mère, petits dessins à la plume anglaise d'acier pur, les paysages de lagune, et notre vieille demeure où vécut, si seule, ma mère; tout est là, dans cette exposition, rassemblé.

On frappe à la porte, une corbeille de fleurs et de fruits sous une montagne de cellophane avec des rubans. L'horloge de Saint-Pierre sonne onze heures, les matinées normandes placides, fidèles : les spots bleus de la salle de bains et son rideau de douche, ses chromes; la bande de papier qui ferme la cuvette des wc, les portes coulissantes sur des cintres en deux parties; tout est là. Le gris du ciel, le parking et ses voitures rangées en épi. Ville propre, ville claire, image plate d'une ville moderne avec ses feux automatiques. Le silence dans cette chambre : une monotonie pour mieux sentir la vie dans sa nudité anonyme. Des pas dans le couloir, léger toc-toc contre la porte.

– Un message pour vous !

Le papier est plié en deux et le garçon d'étage, affable et maigre, me tend un plateau laqué noir avec la feuille

## RETOUR

dessus. *Prière d'appeler Henry au...* Un numéro suit. Gris sur gris, le temps sur les voilages, le temps mesuré et ouaté de l'hôtel.

– Apportez-moi un café, dis-je au garçon, qui se retire en marchant à petits pas.

Je suis chez moi. Dans ma ville.

Je suspends mes robes, mes chemisiers, mes pulls dans la penderie, comme si je récitais la litanie de tous les personnages que je pourrais jouer ici.

Je bois une gorgée de cognac. Je regarde par la baie panoramique le flot de la circulation, si doux, si irréel. Les voitures s'agglutinent avec lenteur aux feux du carrefour Saint-Pierre. L'histoire a-t-elle une suite ? Ma ville, je n'y suis pas revenue depuis plus de vingt-cinq ans...

Enveloppes et papier à en-tête de l'hôtel des Deux Léopards : tout est rangé et étranger. Lit impeccable et son dessus tilleul légèrement brillant, les lampes de chevet, globes encastrés, plafonniers dans le liège, placards en bois sombre, règlement sur la porte. L'endroit sent encore le désodorisant, cette odeur si fade de fougères chimiques. Je suis chez moi...

Les flocons de neige voltigeaient sur Langrune. La servante ferma furtivement les yeux. La sensation de froid brûlait encore ses joues. Elle ôta ses chaussettes couvertes de boue et de neige ; c'est alors qu'on lui annonça que Ga était née dans une clinique de Bayeux.

La maison demeura silencieuse une partie de la soirée. La servante resta devant le carré de la cour qui blanchissait.

Insensiblement, tout l'univers semblait s'être changé en silence et en neige ; le vent emportait les flocons sur les larges baies vitrées qui donnaient sur la cour. Le mur du jardin disparaissait.

De la fenêtre du salon, on pouvait voir la grande allée qui menait vers les champs, puis la mer. Une fois de plus, la servante éprouva la tristesse et la beauté du lieu. La neige venait d'un endroit où les années ne comptaient pas. Un endroit où l'absence et les prières n'avaient pas de signification. Ga était née. La servante sentit que son devoir était de protéger cet enfant dans ce domaine où les jours fondaient comme des heures vides.



La servante alluma la lumière du vestibule et alla chercher du bois dans la réserve. Alors que les premières flammes pétillaient dans la cheminée, elle fut saisie d'une grande sérénité. Elle s'occuperait corps et âme de l'enfant, elle l'emmènerait le long de l'allée les grands soirs d'équinoxe et lui ferait respirer le vent du large qui sentait le sel et l'eau froide. Elle passerait doucement un doigt sur l'arête de son nez, elle sortirait les épaisses serviettes blanches de l'armoire et sécherait l'émouvant petit corps tout mouillé ; elle sentirait, sous le gant, le creux des omoplates, elle porterait le petit fantôme blanc entouré de linge jusqu'à la buanderie. Elle savourerait sa légèreté. Dans deux mois, avec la venue du printemps, elle irait sur le perron, et l'enfant blotti dans ses lainages s'endormirait au milieu du soleil. L'odeur du café et le vent de mai empliraient cette minuscule vie. L'été, elle étendrait une couverture sur une pente jonchée d'aiguilles de pin et l'enfant entendrait les voix des pique-niqueurs.

Le soir, les ombres s'accroissaient dans la pièce, la servante s'endormait alors qu'un jeune chien jappait à l'autre extrémité du bâtiment, contre la porte-fenêtre.

Une semaine plus tard, la servante feuilletait un magazine qu'elle avait trouvé dans la chambre du consul lorsqu'elle entendit un bref craquement lointain.

Elle se précipita vers le vestibule. La grille du domaine était ouverte. Une voiture noire et brillante de pluie s'arrêta devant le perron. Odette, en vison et chapeau marron taupé, le visage poudré, portait d'un geste un peu incertain un bébé emmitoufflé de lainages

bruns. Le chauffeur suivait avec une mallette d'osier et une bouteille Thermos. Gabrielle fut déposée dans une chambre étroite encombrée de cadeaux. Un voilier posé sur la commode était cerné par des paquets de coton, des piles de mouchoirs, des boîtes de talc et des brassières disposées selon un savant dégradé de couleurs pastel.

Odette laissa un instant la servante en présence du bébé, puis elle revint dans une robe de mousseline rose qui laissait nue une épaule somptueuse.

– Il ne faudra pas trop la couvrir.

Elle referma la porte d'une armoire et se plaça devant le miroir pour voir si les ombres et les fatigues de son accouchement ne marquaient pas trop son visage.

L'enfant soupirait dans son sommeil. La servante se rappela combien était léger le souvenir de sa propre enfance.

Odette dit avec désinvolture :

– Ce bébé est miraculeusement né.

Puis :

– Il faudra vous en occuper cette nuit.

Après mon premier café pris au lit, je me suis rendormie. Oui, dans une chambre d'hôtel, le monde paraît bien tranquille. Carnation fragile de la jeune femme qui m'apporte un autre café. Et pourtant, je vois d'autres temps. L'herbe gluante de sang. La lune éclairait les bords de l'Orne. L'église Saint-Jean brûlait, l'église Saint-Pierre brûlait. Saint-Michel de Vaucelles disparaissait dans une première vague de feu. Des nuées phosphorescentes voguaient dans le ciel. Sombres forêts de bâtiments, murailles désolées et régulières, pignons nus. Les équipes de secours passaient, les visages livides de fatigue. Un chien buvait dans une rigole. Des billets de banque brûlés flottaient en plein ciel.

Et Clotilde, une dernière fois, comme une photographie qui pâlit ses dessous de coton, des seins charmants. Une robe avec des tas de petits plis.

- Ça va recommencer, dit-elle.
- Oui, dis-je.
- Pourquoi dis-tu oui ?
- Parce qu'un militaire me l'a dit.

- Qui ?
- Hans Balda.
- L'ami de mon frère ? Il t'a dit ça ?
- Oui, il m'a dit ça.

Elle regarde une charrette passer avec des sommiers fumants. Elle enlève sa robe avec un soin extrême pour surveiller la petite boursouflure rose. La première brûlure. Après ? Après, je ne l'ai plus jamais revue. Jamais. La terre de la ville soulevée par les bombes, blanche et poudreuse, vous remontait dans la gorge.

Sous la douche, je sens que mon cœur n'a pas fléchi. Ni trahi ses secrets. Il n'y a aucune possibilité de trahison, je suis une femme d'âge mûr. De mes doigts habiles, j'ai enfilé ma combinaison de soie et le collier de perles, peigné mes cheveux gris et remis la jupe étroite de velours noir.

Non, tu n'as pas d'appréhension à avoir, tu es chez toi, dans ta ville.

Tu regardes le volume de cuir rouge, les recueils de morceaux choisis de Lamartine. Qui lit Lamartine aujourd'hui ? Le volume, soit dit en passant, avait appartenu à ton père, Edmond, à Fou Tchéou. Tu retiens ta respiration pour glisser à ton doigt l'améthyste, petite douleur jusqu'au sang.

Avant de descendre dans le salon, un dernier coup d'œil à la chambre rangée et climatisée : oui, il me semble que je murmure sans cesse l'effroyable expression, « à contre-courant », toujours dans la réclusion, toujours dans l'écart dès que je reviens sur ma terre natale, une réclusion toujours plus évidente et tou-



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1997. N° 29137 (41 655)